



HAL
open science

Le mépris (envers la traduction automatique) est-il une attitude traductologique ?

Nicolas Froeliger

► **To cite this version:**

Nicolas Froeliger. Le mépris (envers la traduction automatique) est-il une attitude traductologique ?. 2022. hal-03507329v1

HAL Id: hal-03507329

<https://hal.science/hal-03507329v1>

Preprint submitted on 3 Jan 2022 (v1), last revised 23 Feb 2023 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le mépris (envers la traduction automatique) est-il une attitude traductologique ?

Nicolas Froeliger

Université de Paris, France

Abstract

This paper strives to portray the evolution of opinions and positions taken by (mainly francophone) translation studies scholars over machine translation (MT) since the 1950s. Three main stages thus emerge: first an outright refusal, in which MT is above all seen as a useful antithesis of what translation is and should be; then vulgarization, when the advances of MT started to become obvious; and finally a present state of convergence, marked by interdisciplinary reflections. Among the stakes of this dynamics is the continued relevance (or growing irrelevance) of translation studies in scientific, professional or societal terms.

keywords

Machine translation, translation studies, history of translation, history of translation studies, interdisciplinarity.

Résumé

Cet article tente de brosser un historique des positions prises par la traductologie (principalement française) vis-à-vis de la traduction automatique (TA) depuis la fin des années 1950. Il distingue trois étapes : celle d'une objection préjudicielle dans laquelle la TA sert avant tout de repoussoir et d'exercice de pensée pour définir ce que la traduction ne saurait être ; celle de la vulgarisation, à mesure que le monde et le marché prennent conscience des avancées techniques ; et enfin, aujourd'hui, celle de la convergence, à forte teneur interdisciplinaire. Avec pour enjeu dans cette hybridation le maintien d'une pertinence scientifique, professionnelle et sociétale de la traductologie.

Mots clés

Traduction automatique, traductologie, histoire de la traduction, histoire de la traductologie, professionnalisation, interdisciplinarité.

En traduction, le sentiment d'imposture n'est jamais très loin. En l'espèce, l'auteur de ces lignes se trouve un peu perplexe quant à la légitimité ou à l'autorité qu'il pourrait bien détenir en termes de traduction automatique. Au mieux, il est un candide, un observateur et un prescripteur. Qui vient de surcroît plutôt de la *biotraduction* : concernant les outils, il est ce que l'on peut appeler un converti tardif. Ce qui ne fait pas non plus de lui un zélote.

Triple posture, donc. Un candide c'est un profane, peut-être même un ignorant, et à l'extrême un idiot utile. Mais il se veut aussi observateur : et il ne peut pas ne pas voir que, comme cela a longtemps figuré en accroche du site web de son master, « le monde change, et les métiers de la traduction aussi ». D'où une troisième posture : celle de prescripteur. Car dans sa fonction de formateur, il se doit de suivre les évolutions non seulement du marché et des métiers, mais aussi des techniques et technologies sur lesquels ce marché et ces métiers s'appuient. Dont la traduction automatique, évidemment. Ce qui n'est pas sans lien, évidemment, avec l'approche d'un traducteur qui appréhende un domaine nouveau, et se doit

de se documenter, de faire en sorte de comprendre les principes et les enjeux, pour accéder à une compréhension raisonnable – sans pour autant faire partie de l’univers des auteurs et des destinataires.

Ainsi, il ne faut pas attendre ici un historique de la traduction automatique : beaucoup d’autres sont plus qualifiés pour cela, et l’ont d’ailleurs déjà beaucoup fait, nous y reviendons. Il s’agira plutôt de dessiner des étapes dans ce que la traductologie a pu en penser, et dans ce que, peut-être, non seulement la traduction automatique, mais les outils en général *font* à la traductologie. Sans vision exhaustive, néanmoins : la traductologie est trop vaste pour un seul cerveau – en tout cas pour le nôtre... De ce fait se pose de manière insistante, et sans doute à tout traductologue, une question : ma traductologie est-elle celle de mon voisin ? Peut-être vaudrait-il mieux parler, dans notre domaine, de *propositions de traductologie*, toujours corrigibles et révisables, selon l’adage qui veut que, si un traducteur n’a pas d’amour-propre, alors un traductologue non plus.

L’aperçu que nous allons présenter comporte hélas un autre biais. Jusqu’à une date récente, nos sources sont essentiellement françaises ou francophones. C’est peut-être dû à notre propre inculture. Ou pas (mais comment le savoir ?). Cela dénote en tout cas un défaut dont la traductologie française, et peut-être pas seulement elle, a du mal à se défaire : le provincialisme. Ce qui atteste au passage la nécessité de mieux traduire la traductologie, comme y réfléchit par exemple, à l’heure où nous rédigeons ces lignes, l’équipe éditoriale de la future revue *A tradire*, sous l’égide de David Le Roux, à l’Université de Haute-Bretagne.

I. LE TEMPS DU DÉNI

1. L’objection préjudicielle

Historiquement, donc, la tonalité dominante à l’égard de la traduction automatique a longtemps été assez simple : *Cela ne peut pas marcher ; cela ne marchera donc pas !* C’est le retour sous une forme ironique de l’objection préjudicielle : combien de penseurs, à l’extérieur de notre domaine, ont professé que toute traduction était impossible ? Que cette objection vienne cette fois de certains traductologues constitue en réalité un problème systémique et épistémologique, et là aussi, nous y reviendrons. On observe au demeurant, dans cette question préalable, un système de poupées russes : certains seront prêts à concéder, devant l’évidence, que cela ne pourra jamais marcher... en littéraire, par exemple.

Antoine Berman est assez représentatif de cette première tendance. En 1999, dans son classique *La Traduction et la lettre ou l’auberge du lointain*, il commence par écrire,

la traductologie [...] peut (et doit) réfléchir sur la traduction technique et scientifique, sur la traductique qui, peu à peu, met en forme (informatique) cette traduction [...].
[Berman, 1999, p. 20]

avant, 50 pages plus tard, de prononcer un jugement sans appel :

le concept de communication est pour nous trop abstrait pour définir l’œuvre et sa traduction. C’est un concept que la technologie a confisqué définitivement, et on peut le lui laisser. Il appartient à la traductique, non à la traductologie. [Berman, 1999, p. 70]

On pourrait parler, ici, d'expulsion par néologie : c'est une façon de dire que, quels que soient les progrès que l'on peut attendre de la traduction automatique, elle n'aura pas droit de cité en traductologie. S'il était encore des nôtres, il serait intéressant d'observer les réactions du même Antoine Berman à la création récemment, à Arles, d'un Observatoire de la traduction automatique, sous l'égide de l'association ATLAS (Association pour la promotion de la traduction littéraire¹), à la mise en place d'une formation à l'Université Paris 8 en janvier 2022 sur la postédition littéraire... Ou encore, à Liège il y a quelque temps, d'une inscription en thèse sur l'application de la TA à la traduction de livres de *fantasy*... Et naturellement, nous sommes bien trop poli pour évoquer l'usage par certains d'entre nous, organisateurs occasionnels de colloques, de la traduction automatique pour produire un premier jet de nos appels à communication en anglais, par exemple...

2. Et pourtant, elle tourne

Et pourtant, elle tourne, comme l'a dit naguère un personnage célèbre. Quoi que l'on pense, il faut donc en parler. Nous avons donc eu la curiosité de fouiller dans les archives de *Meta*, qui sans être la doyenne des publications traductologiques (*Traduire*, publiée par la Société française des traducteurs, remonte à 1952, mais hélas, ses premiers numéros ne sont pas en ligne) mais qui existe tout de même depuis 1955. Le terme traduction automatique y apparaît en 1966, dans un long article de [Denys Goulet], intitulé « Le cas du traducteur fonctionnaire », et citant Delaveney, auteur venu du traitement automatique du langage et dont nous reparlerons. Mais les mentions sont d'abord périphériques. Dans la même revue, le premier article centré sur ce sujet remonte à 1970. Il est signé de [Hofmann, Th. R. et Brian Harris], et s'intitule, en anglais, « Pidgin Translation ». C'est un plaidoyer pour ce que l'on appelle aujourd'hui, toujours en anglais, le *gisting*, ou pré-traduction. En réfléchissant notamment à partir de la rédaction technique aux États-Unis, les auteurs y insistent sur l'importance de la post-édition, et considèrent que, après tout, la qualité linguistique, dans certains cas, n'est pas un critère essentiel. Ils proposent aussi un autre néologisme qui rencontrera par la suite un certain succès, quoique avec une prosodie sémantique assez négative : *transcodage* (en anglais, *transcoding*)...

Plus généralement, jusqu'aux années 1990, la traduction automatique, lorsqu'il en est question chez les traductologues, apparaît presque systématiquement à l'occasion d'un raisonnement aux limites. Chez [Pergnier, 1978], c'est un repoussoir et un horizon (lointain), qui sert surtout à expliquer ce que la traduction ne saurait être :

Il est tentant de penser qu'il existe des chemins menant de toutes les formes d'une langue aux formes d'une autre langue, indépendamment des messages dans lesquels ces formes sont insérées ; on pourrait ainsi, selon ces principes, en appliquant des tables de conversion automatiques, traduire tous les textes d'une langue dans une autre, sans tenir compte du sens spécifique de ces textes (c'est-à-dire de ce qui en fait des messages). Or, l'expérience s'inscrit en faux contre cette conception. [Pergnier, 1978/2017, p. 47]

Néanmoins, cet auteur présente une utilisation de l'informatique pour « l'exploration des champs conceptuels » [Pergnier, 1978/2017, pp. 2011-212]. On dirait aujourd'hui pour la conception de corpus dans une optique terminologique et phraséologique.

¹ Voir <https://www.atlas-citl.org/observatoire-de-la-traduction-automatique/>

Même chose dans le dictionnaire compilé par Jean Delisle et republié en 2017, *La traduction en citations, florilège*. Sous le mot clé “Traduction automatique”, on trouve cinq citations, toutes négatives (pp. 295-96). À titre de comparaison, la vedette “sens” renvoie à pas moins de 32 entrées. Sur les cinq phrases en question, trois sont de Jean Delisle lui-même. Et comme chez Berman, on note une progression. On passe ainsi de :

Puisque le traducteur ne pense pas, se dit l’homme, faisons une machine à son image et à sa ressemblance. [Delisle, 1983, p. 173]

à, quelques pages plus loin,

Le traducteur avili à l’inconscience mécanique n’est pas pour demain. [1983, p. 177]

Puis, les décennies ayant passé, à

Je ne me résignerai jamais à concevoir le traducteur comme un rafistoleur de phrases ineptes crachées par une machine. [2016, en ligne]

Bref, on sent dans l’ensemble poindre une réticence.

3. Prolongements contemporains

Plus subtilement et plus récemment, dans des ouvrages dont l’ambition dépasse peut-être le cercle finalement étroit de la traductologie, on trouve à au moins deux reprises la mise en pratique d’un parti-pris pour démontrer que la TA ne fonctionne pas. Ainsi, dans *Dire presque la même chose*, publié en 2003 dans sa version originale (et en 2006 en français), Umberto Eco se livre à un certain nombre d’allers-retours grâce au logiciel Babel Fish d’Altavista (qui se souvient d’Altavista ?), en utilisant notamment les premiers versets de la Bible, pour conclure que l’entropie, sujet qui est l’une de ses spécialités, ne fait que croître [Eco, 2003/2016, pp. 34-38]. Ce qui n’est pas radicalement étonnant. Plus récemment (2016), Barbara Cassin fait de même, elle aussi elle aussi à partir de la Bible : le français, « Et Dieu créa l’homme à son image. », devenant, au bout de quelques translations, « Et l’homme créa Dieu à son image [Cassin, 2016, pp. 141-142]. Dans les deux cas, c’est espiègle et tout à fait de nature à ravir les profanes, mais tout de même un peu décevant de la part de personnages aussi brillants par ailleurs : qu’a-t-on véritablement démontré à travers ces usages qui ne sont pas ceux, fondamentalement, de la traduction automatique ? Accessoirement, le choix du texte religieux de référence de l’Occident, dans lequel la création débute par un acte de langage, mérite dans ces deux cas réflexion : faut-il y voir une survivance de l’objection préjudicielle ? Là aussi, la question se pose.

Beaucoup plus sérieuse est la critique de Barbara Cassin dans le même ouvrage, selon lequel la menace que font peser non seulement la traduction automatique mais aussi les mégadonnées en général, est d’aboutir au remplacement du qualitatif par le quantitatif : le danger de faire « advenir un monde où la qualité est, et n’est que, une propriété émergente de la quantité » [*ibid.*, p. 72].

D’autres traductologues francophones sont sensibles aux évolutions, et aux risques, liés à la traduction automatique. Ainsi pour Meschonnic, adepte, on le sait, du rythme et du texte considéré comme un continu analogique, le découpage qu’opère l’informatique en segments discrets ne peut être bienvenu. Cela peut donc tout changer – en mal. D’où une formule,

comme toujours lapidaire : « Traduire n'est traduire que quand traduire est un laboratoire d'écrire. » [Meschonnic, 2003, p. 459]

Chez d'autres encore, on trouve une forme de résignation bravache. Ainsi, Jean-René Ladmiraal : « Je suis l'un des derniers archéotraductosaures de l'ère précourrielique tardive ». [Ladmiraal, 2016, p. 89, notamment] Mais c'est peut-être simplement, comme dirait maître Folace dans *Les Tontons flingueurs*, « le goût, chez les marins, de faire des phrases » [Lautner, 1963]. Car, effectivement, la nouveauté, par définition, nous bouscule.

4. Quelques exceptions et presciences

Dans l'univers de la traductologie, disons classique, on trouve néanmoins une exception inattendue : un article de Danica Seleskovitch, paru en 1980 et repris en 1984 dans *Interpréter pour traduire* : « La théorie du sens et la machine à traduire ». Pourquoi, inattendue ? Parce que l'on pourrait penser que l'hypothèse de la déverbalisation est, de par sa définition même, peu compatible avec la TA. Pourtant, on y lit ceci :

Les nouvelles qui nous viennent de la dernière conception de la traduction automatique, dite "intelligence artificielle", sont si encourageantes pour la théorie de la traduction que je professe, que c'est un plaisir pour moi de les évoquer. [Seleskovitch, 1980/1984, p. 116]

Son idée est en fait assez simple : les mémoires de traduction vont permettre de traduire non plus de la langue, comme c'est le cas avec la traduction automatique à base de règles, mais du discours. C'est anticiper, dès 1980, sur la traductologie de corpus (voir plus loin). Le raisonnement, néanmoins, reste fondé sur l'interprétation de conférence — et sur la recherche d'une analogie entre le fonctionnement des logiciels et celui du cerveau :

le raisonnement scientifique doit [...] partir de l'homme et extrapoler à la machine pour recréer un processus qui a son modèle dans l'esprit humain. (*ibid.*, p. 121)

Cet article peut donc être lu avant tout comme une machine de guerre contre la linguistique. Ce que confirmera une autre citation :

Elles [les nouvelles en question] tranchent nettement sur les conceptions purement linguistiques et grammaticales qui ont inspiré les recherches sur la machine pendant vingt-cinq ans. (*ibid.*, p. 121)

Tout aussi curieusement, on trouve chez Lance Hewson et Jacky Martin, en 1991, une approche presque symétrique. Sans mentionner à aucun moment la traduction automatique, ces auteurs prônent un processus finalement très proche de celui d'une traduction automatique statistique qui reste à ce stade encore à inventer :

What we try to underline is not the *selection* of one formulation but the *interplay* of options within the variation range and thus the constant implicit relationship between selected and excluded options and each of these with the variation range as a whole. [Hewson and Martin, 1991, p. 41]

On trouve ici, pratiquement, l'arbre de décision de la TA statistique...

Dans un registre assez proche, Marianne Lederer, en 1994, consacre le dernier chapitre de sa somme récapitulative sur la traduction interprétative à la traduction automatique. Ce qui est tout de même un signe... Son jugement, certes, reste globalement négatif :

[...] on se doit de dénoncer un parti pris inavoué : traiter de la traduction des langues, et donc, qu'on le veuille ou non, de la traduction-machine, alors que l'on affirme parler de traduction humaine. [Lederer, 1994, p. 195, dernière phrase du livre]

Nous avons donc là, comme ailleurs, la persistance d'une vision en opposition (langue et discours...). Néanmoins, Marianne Lederer est la première, à notre connaissance, à percevoir l'intérêt des réseaux de neurones, 22 ans avant que ceux-ci fassent véritablement une entrée fracassante dans le monde de la traduction (même si l'on sait que certains informaticiens travaillaient dessus depuis les années 50).

Au final, il y a donc chaque fois hostilité globale, mais presciences ponctuelles. Ce qui soulève une question épistémologique : on pourrait être tenté de discerner ici le schéma classique des révolutions scientifiques tel que théorisé par [Thomas Kuhn, 1962/1983] : une science reconnue comme « normale » se trouve testée à ses limites par des remises en cause progressives, qui finiront par entraîner le basculement dans un paradigme nouveau. Est-ce le cas ici ? Oui, si l'on considère la traductologie comme une science exacte ; non, si l'on y voit avant tout une science humaine. Or, les tenants de la TA auront plutôt tendance à se reconnaître dans le premier camp, et ceux de la *biotraduction*, dans le second (entre autres choses parce que, en traductologie, l'émergence d'un modèle nouveau n'entraîne pas la caducité des précédents). Et notre réflexion se situe à la jonction de ces deux univers... Nous serions donc tenté de parler, plutôt de déplacements progressifs des centres d'intérêt. Il faut en outre se méfier des illusions rétrospectives. Il est bien facile, aujourd'hui, de dire qu'un tel a vu clair et qu'un tel autre s'aveugle. Car entre-temps, la traduction automatique a évidemment énormément évolué. Cette évolution invalide-t-elle les théories traductologiques antérieures ? En aucune manière, car la TA n'est centrale chez aucun de ces auteurs, et cela pour une bonne raison : à de très rares exceptions près, elle n'est tout simplement pas encore sortie des laboratoires. À l'heure où ils écrivent, les préoccupations de ces auteurs sont clairement ailleurs, et la traduction automatique est avant tout pour eux un exercice de pensée à partir d'une idée préformée de ce que la traduction n'est pas — et ne saurait être. Plutôt que d'opposition ou de dépassement dialectique, il faudrait donc parler, pour cette époque, de développement séparé.

Ainsi, l'opposition de Ladmiral est liée à trois combats : contre « le technicisme, le scientisme » et la traductologie descriptive « tristement limitée à une linguistique contrastive de la traduction. » (*ibid.* pp. 90-91) Quant à celle de Berman, elle tient avant tout à une approche philosophique. Ainsi de sa fameuse définition :

La traductologie : la réflexion de la traduction sur elle-même à partir de sa nature d'expérience. Une bonne traduction ne peut pas renoncer à la pensée de la traduction. [Berman, 1999, p. 17]

Et dans l'histoire faite de tournants qui est celle de la traductologie, c'est finalement Gideon Toury qui va briser cette logique, sans pour autant aborder, lui non plus la question de la traduction automatique. Il lui suffit, n'en déplaise à Ladmiral, de redéfinir ce qu'est une traduction en écartant tout parti pris :

[...] any target-language utterance which is presented or regarded as such within the target culture, on whatever grounds [...]. [Toury, 1985, p. 20]

C'est effectivement la naissance de la traductologie descriptive. Mais aussi la possibilité d'un rapprochement entre ce qui relève du traitement automatique du langage et la traductologie.

II. UNE LENTE CONVERGENCE

Car à ce stade, nous sommes confrontés à des univers multiples distincts. Et la convergence a pris du temps. Certains se plaçaient dans une optique philologique, d'autres dans une visée professionnalisante ; d'aucuns avaient pour objet l'étude de la langue, d'autres le discours ; certains parlaient de pragmatique, d'autres de littéraire ; certains de biotraduction, d'autres de traitement automatique du langage. Et presque toujours, entre eux seuls. En 2005, Daniel Gile pouvait ainsi écrire :

Le périmètre sociologique de la traductologie explique que les chercheurs en traduction automatique, par exemple, ne soient perçus ni par eux-mêmes ni par le reste de la communauté traductologique comme des traductologues : ils sont en partie linguistes, en partie informaticiens, et ne cherchent pas l'interaction avec les traductologues. [Gile, 2005, p. 242]

Pourtant, dès 1959, dans son *Que sais-je ?* intitulé *La Machine à traduire*, Emile Delaveney fixait d'emblée un programme de convergence :

La traduction automatique n'est pas une raison pour relâcher les efforts des écoles ; bien au contraire, elle aura aussi besoin de nombreux linguistes rompus aux meilleures disciplines du traducteur humain. [Delaveney, 1959, p. 9]

Lente sera néanmoins cette convergence. Cette lenteur est clairement due à des problèmes de délimitation, nous l'avons vu, le tout s'inscrivant dans un processus historique, avec pour conséquence immédiate de nous forcer à actualiser nos présupposés : qu'est-ce que la traduction ? Qu'est-ce que la traductologie ? Comment cartographier nos domaines ? Plus généralement, est-ce que je me reconnais dans le monde d'aujourd'hui (et de demain) ? Est-ce que je tiens tant que cela à m'y reconnaître ? Une nouvelle illustration :

La traduction automatique est et restera la traduction de demain. [Oatmill, 1985, p. 128]

1. De la régénération par les marges

Car nous avons changé d'époque : c'est sans doute une évidence pour tous ceux qui lisent le présent volume. Quels ont été les facteurs majeurs de cette évolution, en termes traductologiques ? Le premier est sans doute la professionnalisation des formations. Celle-ci, en particulier à partir de la fin des années 1980, a imposé la nécessité de réfléchir à partir des évolutions pratiques du marché et des métiers.

Avec un corollaire : la traduction automatique n'est plus considérée isolément, mais plutôt comme un élément d'un ensemble. C'est l'émergence de ce que, à la suite de Daniel Gouadec, on appelle en France les « métiers de la traduction » et, au Québec par exemple, les « professions langagières ». Et que l'on peut même faire remonter à 1965, lorsque Jean-Paul

Vinay lance l'idée de créer une « centrale de terminologie » [cf. Clas, 1969, p. 191], qui deviendra Termium... (le « um » de la fin valant pour Université de Montréal).

Cette évolution majeure oblige la recherche à se positionner et engendre des travaux considérables. On peut citer en particulier les ateliers organisés chaque année à Rennes par Daniel Gouadec, en particulier, et auquel participent activement la grande majorité des responsables des nouveaux master créés à l'aube des années 90 [voir par exemple Gouadec et Toudic, diverses années, collection « En bons termes »].

D'autres disciplines vont ainsi venir nourrir, et éventuellement bousculer la réflexion traductologique. C'est en particulier le cas de la terminologie ou des corpus. Avec, là encore, une hybridation progressive. Ainsi, l'article séminal sur l'utilité des corpus en traduction est signé par [Mona Baker en 1993], mais le terme traductologie de corpus n'apparaît qu'en 2012, sous la plume de Rudy Loock [avant d'être développé dans son ouvrage de 2016]. De même, les colloques TaLC (*Teaching and Language Corpora*) débutent en 1994, mais la traduction n'y est abordée, sous la forme d'un poster de Natalie Kübler, qu'en 2002, puis plus frontalement à partir de 2006².

2. Vulgariser

La traduction automatique est donc une partie de cet ensemble, mais c'est une partie qui joue un rôle paradigmatique. De ce fait, beaucoup des travaux qui en traitent le font sous l'angle de la vulgarisation. C'est le cas chez [Lederer, 1994], mais aussi, par exemple d'*Initiation à la traductique*, signé par Marie-Claude [L'Homme, en 2000]. Dans cet ouvrage, comme dans d'autres, la question majeure est celle de la centralité : pour Marie-Claude L'homme, la crainte est de voir le traducteur perdre son rôle central par rapport à la « station de travail » du traducteur, et de se retrouver donc en périphérie de l'opération. D'où une préférence affichée pour les outils de traduction assistée par ordinateur (TAO), qui laissent véritablement une part de décision plus importante à l'opérateur humain. Il est vrai que nous sommes à une époque où la TAO fonctionne bien mieux que la traduction automatique.

Cette riche littérature abordant la traduction automatique à partir des années 90 souffre néanmoins d'un handicap : vu la rapidité des innovations, tout ce qu'on écrit sur le sujet est menacé d'obsolescence rapide. À part dans une tentative de rétrospective historique, qui va aujourd'hui dévorer d'excellents travaux comme *La station de travail du traducteur de l'an 2001*, dirigée en [1992 par André Clas et Hayssam Safar] ? Ou encore *La Traductique*, sous la direction de Pierrette Bouillon et du toujours aussi actif [André Clas, en 1993] ?

3. Le temps de l'hybridation

Aujourd'hui, ces publications apparaissent donc comme des points d'étapes et des objets historiques. Par contre, on peut aussi observer un phénomène inverse, qui voit la réflexion traductologique enrichir d'autres domaines. Dans ce registre on peut citer les recherches sur l'ergonomie, à l'initiative d'Elisabeth Lavault-Olléon, avec un grand nombre de continuateurs. Là encore, c'est la situation professionnelle qui inspire et détermine la recherche : de la nature appliquée de la traductologie...

² Correspondance électronique avec Natalie Kübler, le 27 septembre 2021. Il faut aussi citer les colloques CULT (*Corpus Use and Learning to Translate*), à Bertinoro en 1997 et 2000, puis Barcelone en 2004 et Alicante en 2014.

En tout état de cause, la convergence est aujourd'hui réelle. En témoignent notamment les deux premiers colloques Tralogy (*translation* et *technology*), en 2011 et 2013, ainsi que la troisième édition, prévue en avril 2022 à l'heure où nous écrivons ces lignes. Ceux-ci présentent deux originalités. D'une part, ils sont conçus spécifiquement pour réunir des communautés qui, jusqu'alors, s'ignoraient largement : TAL, traductologues, formateurs de traducteurs, utilisateurs de traduction, étudiants. D'autre part, il s'agit, pour les différents intervenants, de mettre en avant non pas ce qu'ils savent faire, non pas leurs forces, mais leurs faiblesses et leurs manques respectifs.

Au début des années 2010, ces manifestations ont fait figure d'événement, en rassemblant, en présentiel ou en ligne (ce qui était à l'époque un tour de force...), plus de 250 participants. Aujourd'hui, les colloques centrés sur la traduction automatique, et en particulier sur sa version neuronale sont légion. Ainsi, cela ne surprendra personne, de la manifestation dont est issue la présente publication, en 2021. Mais il faudrait en citer des dizaines d'autres, parmi lesquels les journées d'étude organisées tous les deux ans à Lille sur la qualité.

C'est l'occasion de voir émerger des figures nouvelles et s'enrichir certaines thématiques anciennes. C'est ainsi que, au sein du réseau EMT (master européen en traduction), depuis 2019, un groupe de travail technologie se pose activement la question du lien entre éthique, déontologie et TA.

Dans cette logique, on rangera notamment les travaux de [Michael Cronin, avec en particulier *Translation in the Digital Age* (2013)], qui traite de l'empreinte écologique des métiers de la traduction, et de l'écosystème de ces métiers, pour prôner, *in fine* une forme de retour à la sobriété et à l'artisanat, auquel on peut éventuellement faire le reproche de ne considérer que la traduction littéraire, qui ne représente qu'une très petite partie de l'écosystème en question... Dans un registre voisin, on peut aussi citer Dorothy [Kenny, 2017] ou Joss [Moorkens, 2020], qui posent l'un et l'autre la question des outils, de la durabilité et du partage de la valeur ajoutée. La thématique dominante est cette fois clairement ce que l'intelligence artificielle (dont la TA) fait à la traduction. Bref, nous nous trouvons au cœur des *Noces de l'analogique et du numérique* [Froeliger, 2013].

CONCLUSION

Si l'on cherche à prendre un peu de recul par rapport à cet historique bien incomplet, il devient possible de dégager trois moments successifs. Il y a tout d'abord le mépris de la TA par périphérie. Celui-ci consiste à dire « ce n'est pas de la traduction », ou bien « ce n'est pas de la traductologie », mais ce qu'il faut véritablement lire derrière ces condamnations serait plutôt « ce n'est pas *ma* traductologie ». Ce qui revient à raisonner à partir d'une définition souvent implicite de ce que serait la traduction, mais comporte néanmoins des intuitions ponctuelles.

Deuxième moment, la vulgarisation. Il s'agit cette fois d'expliquer ce qu'est la traduction automatique – et aussi ce qu'elle n'est pas³. Mais vu la rapidité des innovations, il y a cette fois obsolescence rapide. Troisième moment, depuis les années 2010 (approximativement), on assiste à une véritable convergence. Ce qui donne au final une traductologie réellement « productive » [Wilhelm, 2013], dans un univers très évolutif.

³ Ainsi la 48^e et dernière compétence du référentiel 2009 du master européen en traduction (EMT) : « Connaître les possibilités et limites de la TA » (Gambier et al, 2009, p. 7).

Mais à vrai dire, ces positionnements successifs en disent plus sur l'évolution de la traductologie en tant que discipline que sur la TA elle-même. Il a toujours été difficile de s'entendre sur une définition de la traduction. Les choses ne sont pas rendues plus faciles avec l'émergence des métiers de la traduction, et de la traduction automatique : plus que jamais, nous avons affaire à des objets mouvants. Avec néanmoins un alignement des planètes, dont témoigne par exemple la multiplication, en traductologie des réflexions sur l'interdisciplinarité [voir par exemple, Belle et Echeverri, sous la direction de, 2017].

Car effectivement, la traductologie pourrait bel et bien relever d'une « interdiscipline » au sein des « humanités numériques », au sens qu'en donne Wylard McCarty :

A true interdiscipline is [...] an entity that exists in the interstices of the existing fields, dealing with some, many or all of them. It is the Phoenician trader among the settled nations. Its existence is enigmatic in such a world; the enigma challenges us to rethink how we organise and institutionalise knowledge. [McCarty, 1999]

Avec un risque, néanmoins : il peut exister un impérialisme interdisciplinaire, qui consisterait à adhérer par naïveté, ou par sentiment d'imposture (nous y revoilà), à des thèses venues d'autres domaines (et éventuellement naïves elles aussi). Ainsi, le gourou de l'informatique Ray Kurzweil affirmait en 2011 qu'en 2029, la TA atteindrait la qualité de la traduction humaine... sauf pour la littérature : « even the best translators can't fully translate literature » [Kurzweil, 2011]. Et il nous est arrivé de voir ce thème repris par des collègues traductologues fort estimables. Pourquoi une telle disposition à la crédulité envers des scientifiques certes très versés dans leur domaine, mais qui n'ont de toute évidence qu'une expertise très limitée dans le nôtre ? Nous serions pour notre part tenté de mettre cette attitude au compte de la fragilité épistémologique dont souffre encore la traductologie.

Autre évolution majeure, on assiste à un basculement des visées dominantes. Les préoccupations ont d'abord été majoritairement scientifiques ; elles sont devenues professionnelles ; de plus en plus, elles sont sociétales, à mesure de la convergence des communautés. La situation décrite par Daniel Gile en 2005 (voir citation plus haut) appartient donc clairement au passé. Qui s'en plaindra ?

Ce qui soulève néanmoins une dernière série de questions : quel avenir pour la traductologie ? Va-t-elle vers une caducité croissante si elle refuse de se poser la question de la TA et des évolutions plus générales du secteur ? Le problème n'est sans doute pas là : la recherche en traduction se porte bien, le nombre de manifestations scientifiques et de colloques en témoigne. La question est plutôt celle de la pertinence de cette recherche, c'est-à-dire de sa capacité à produire un effet de synergie avec les évolutions de la société et plus particulièrement du monde professionnel. Et il apparaît clairement que cette pertinence dépend dans une large mesure de la définition, étroite ou large, que l'on aura de la traduction : elle sera d'autant plus grande si l'on considère effectivement cette dernière comme une interdiscipline. Dans ce cas, on pourrait peut-être lui appliquer le jugement de Max Weber au sujet de l'histoire : « [...] il y a des sciences auxquelles il a été donné de rester éternellement jeunes. C'est le cas de toutes les disciplines historiques, de toutes celles à qui le flux éternellement mouvant de la civilisation procure sans cesse de nouveaux problèmes. » [Weber, 1904-1917/1992, pp. 152-153] Alors, une toute dernière question : la traductologie, enrichie par l'intelligence artificielle, est-elle (en train de devenir) une science historique ? Ce serait peut-être au final la condition – paradoxale – de sa pérennité, tout comme, en littérature et dans les sciences humaines, la retraduction est une condition de la survie des œuvres.

Références bibliographiques

- Baker, M. « Corpus Linguistics and Translation Studies – Implications and Applications ». Baker, M, G. Francis, E. Tognini-Bonelli (eds). *Text and Technology: In Honour of John Sinclair*, John Benjamins (Amsterdam et Philadelphie). 1993: 233-249.
- Belle, M.-A. et A. Echeverri (sous la direction de). *Pour une interdisciplinarité réciproque*. Artois Presses Université (Arras). 2017.
- Berman, A. *La Traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Éditions du Seuil, coll. "L'ordre philosophique" (Paris). 1999.
- Bouillon, P., et A. Clas (sous la direction de). *La Traductique*. Les presses de l'Université de Montréal (Montréal). 1993.
- Cassin, B. *Éloge de la traduction – Compliciter l'universel*. Fayard, coll. « Ouvertures » (Paris). 2016.
- Clas, A. et H. Safar (sous la direction de). *La station de travail du traducteur de l'an 2001* (Actes du Colloque de Mons, 25-27 avril 1991). Presses de l'Université du Québec (Montréal-Sillery). 1992.
- Clas, A. « Éditorial : la banque de terminologie. » *Meta – Journal des traducteurs*, volume 14, numéro 4, décembre 1969 : 191–194. Disponible à l'adresse <https://doi.org/10.7202/002273ar> (consultée le 28 septembre 2021).
- Cronin, M. *Translation in the Digital Age?* Routledge (Londres et New York). 2013.
- Delaveney, E. *La Machine à traduire*, PUF, coll. "Que sais-je ?" (Paris). 1959.
- Delisle, J. *Les Obsédés textuels*. Les éditions Asticou (Hull), 1983.
- Delisle, J. "L'onction du favoritisme et les attributs d'une profession". *Circuit*, n° 131. 2016. Disponible à l'adresse https://www.academia.edu/34440294/L_onction_du_favoritisme_et_les_attributs_d_une_profession (Consultée le 7 décembre 2021).
- Delisle, J. *La Traduction en citations – Florilège*. Presses de l'Université d'Ottawa (Ottawa). Deuxième édition, 2017.
- Eco, U. *Dire presque la même chose – Expériences de traduction*, traduit en français par Myriem Bouzaher. Grasset (Paris). 2003/2006.
- Froeliger, N. *Les Noces de l'analogique et du numérique – De la traduction pragmatique*. Les Belles lettres, collection "Traductologiques" (Paris), 2013.
- Gambier, Y. *et al.*, "Compétences pour les traducteurs professionnels, experts en communication multilingue et multimedia". DGT (Direction générale de la traduction/Commission européenne, Bruxelles). 2009.
- Gile, D. *La Traduction – La comprendre, l'apprendre*. Presses universitaires de France, collection "Linguistique nouvelle" (Paris). 2005.
- Gouadec, D., et D. Toudic, collection "En bons termes", bulletin de liaison et revue de l'association TLS (Terminologie et langages spécialisés). La Maison du dictionnaire (Paris). Diverses années, entre 1994 et 2001.
- Goulet, D. « Le cas du traducteur fonctionnaire. » *Meta – Journal des traducteurs*, volume 11, numéro 4. Décembre 1966 :127–138. Disponible à l'adresse <https://doi.org/10.7202/002956ar> (consultée le 28 septembre 2021).
- Hewson, L., et J. Martin. *Redefining Translation – The Variational Approach*, Routledge (Londres et New York). 1991.
- Hofmann, Th. R. et B. Harris. « Pidgin Translation. » *Meta – Journal des traducteurs*, volume 15, numéro 2, juin 1970, :71–87. Disponible à l'adresse <https://doi.org/10.7202/003028ar> (consultée le 28 septembre 2021).
- Kübler, N. « Traduction pragmatique, linguistique de corpus, traducteur : un ménage à trois explosif ? ». Froeliger N. Mariani, J. Wallon, A. *et al.* (sous la direction de) *Tralogy II – Trouver le sens*. Paris. 2013.
- Kuhn, TH. S. *La Structure des revolutions scientifiques*. Traduit de l'anglais par Laure Meyer. Flammarion (Paris). 1962/1983.
- Kurzweil, R. (interview par N. Kenny), « Ray Kurzweil on Translation Technology ». Huffington Post (New York). 2011. Disponible à l'adresse https://www.huffpost.com/entry/ray-kurzweil-on-translati_b_875745?guccounter=1%3E (consultée le 24 septembre 2021).
- L'Homme, M.-C. *Initiation à la traductique*. Linguatex (Brossard, Québec). 2000.
- Ladmiral, J.-R. « Je suis l'un des derniers archéotraductosaures de l'ère précurriélique tardive ». Hobeika El Haddad, M. et M. Yazbeck (dir.). *La Traversée 1980-2015*. Éditions de l'Université Saint-Joseph, coll. "Sources-Cibles" (Beyrouth). 2016.
- Lautner, G., *Les Tontons flingueurs* (film). Gaumont (Paris). 1963.
- Loock, R. « La traductologie de corpus : étude de cas et enjeux », in D'Amelio, N. (sous la direction de). *Au cœur de la démarche traductive : débat entre concepts et sujets*. CIPA (Mons). 2012 : 99-116.
- Loock, R. *La Traductologie de corpus*. Presses universitaires du Septentrion (Villeneuve-d'Ascq). 2016.
- McCarty, W. « Humanities computing as interdiscipline ». Séminaire, King's College (Londres). 1999. Disponible à l'adresse <http://www.iath.virginia.edu/hcs/mccarty.html> (consultée le 28 septembre 2021).
- Meschonnic, H. *Poétique du traduire*. Verdier (Lagrasse). 2003.
- Mounin, G. *Les Belles infidèles*. Les Cahiers du Sud (Paris). 1955.
- Oatmill, J. P. [pseudonym de Jean Maillot]. « La traduction automatique est et restera la traduction de demain. » *Traduire* (Paris). 1985 : 128. Cité par Delisle, 2017, p. 295.
- Pergnier, M. *Les fondements sociolinguistiques de la traduction*. Les Belles lettres, collection « Traductologiques » (Paris). 1978/2017.
- Seleskovitch, Danica, 1984/2001, « La théorie du sens et la machine à traduire », in Seleskovitch, Danica, et Marianne Lederer, 1984/2001, *Interpréter pour traduire*, quatrième édition revue et corrigée, Didier érudition, collection « Traductologie ». NB : ce chapitre est lui-même une version élargie d'un article publié initialement en 1980.
- Weber, Max, 1904-1917/1992, *Essais sur la théorie de la science*, traduit par Julien Freund, Presses Pocket.

Wilhelm, J. “Jean-René Ladmiral – Une anthropologie interdisciplinaire de la traduction” (Interview). *Meta – Journal des traducteurs*, volume 57, numéro 3, septembre 2012 : 546–553. Disponible à l’adresse <https://www.erudit.org/fr/revues/meta/2012-v57-n3-meta0694/1017079ar/> (consultée le 28 septembre 2021).